

Chapitre 1 : Un pistolet d'ordonnance

La défaite de 1940 puis le hasard de deux tentatives d'évasion presque simultanées mais différentes les avaient fait entrer le même jour dans la baraque 34 du Bloc 1 de l'Oflag IV D situé près de Lubeck, dans le nord de l'Allemagne. Ils en étaient sortis tous deux pour aller, sur ordre du commandant français du camp, chercher de la nourriture dans les entrepôts du port le 27 avril 1945, deux jours après le départ des surveillants qui avaient déguerpi à l'annonce de l'arrivée imminente de l'armée britannique. Surpris par une patrouille de soldats anglais, ils furent alors sur le point d'être fusillés comme pillards : ce sont des événements qui soudent des hommes.

Jean-Baptiste Faure, matricule 176 et André Marey, matricule 289. Le premier petit, trapu, brun de peau et le poil dru, le second grand, mince, le teint clair et les cheveux presque blonds. Ils n'avaient dû leur salut qu'à l'excellente connaissance de l'anglais de Jean-Baptiste, professeur d'anglais avant la mobilisation, qui était parvenu à expliquer la situation à deux troupiers anglais très tendus, le doigt crispé sur la gâchette de leur fusil.

Jean-Baptiste était revenu enseigner en France. Il s'était marié – une fille de quinze ans et deux garçons, Jean, treize ans et Antoine quatorze. Puis il avait passé le concours pour devenir proviseur de lycée et occupait aujourd'hui ce poste au lycée d'Apt.

André, officier de carrière, à qui Jean-Baptiste avait donné une connaissance approfondie de l'anglais durant leurs années de captivité communes, était resté en Allemagne comme officier de liaison auprès de l'armée britannique. Puis il avait servi longtemps dans le Deuxième Bureau, ici ou ailleurs ce qui, à cette époque voulait dire dans les colonies, Indochine puis Afrique du Nord pour lui comme pour le plus grand nombre. Une blessure au pied qui lui avait laissé une très légère boiterie l'avait fait quitter le service actif et entrer dans la police. Il s'était marié tardivement et n'avait pas d'enfant.

Bien que suivant deux trajectoires pouvant sembler opposées, les deux hommes étaient restés amis. Ils s'écrivaient ou se retrouvaient parfois, chez l'un ou chez l'autre. La nomination d'André comme commissaire à Apt en 1959 les avait encore rapprochés. Ils avaient pris l'habitude de se voir régulièrement, une ou deux fois par mois pour prendre ensemble un petit déjeuner dans un café de la ville comme aujourd'hui, pour déjeuner ou pour dîner. Leur amitié était un peu exclusive et se suffisait à elle-même, sans présence de tiers.

Nous étions le vendredi 15 septembre 1961, jour de la pré-rentrée scolaire, la rentrée devant se dérouler lundi, après le week-end, et la conversation roulait sur les événements d'Algérie et leurs répercussions en Métropole, sur les mouvements qui agitaient en profondeur l'armée française, sur De Gaulle. Jean-Baptiste affirmait que les personnels civils et militaires devaient montrer, en toutes circonstances, une loyauté totale envers le gouvernement et André faisait remarquer que les personnels ne devaient cette loyauté que si le gouvernement défendait réellement les intérêts de la nation dont il était le représentant. Il avait beau jeu de se référer à la période de l'occupation et du gouvernement Pétain. Jean-Baptiste pensait que les Français, très majoritairement, voulaient en finir avec les combats en Algérie, André soutenait que les Français d'Algérie, tout autant français que les autres, ne devaient pas être abandonnés.

Les deux hommes s'inquiétaient, l'un des problèmes que pouvaient soulever ces événements sur la bonne marche de son établissement, l'autre, des questions d'ordre public qui en découlaient.

Ils s'écoutaient mais chacun restait sur sa position.

Avant de se quitter, André posa quelque chose qui fit un bruit sourd sur la table.

- Prends ça, dit-il à Jean-Baptiste, on n'est jamais trop prudent.

Sa grande main dissimulait un objet.

Comme Jean-Baptiste marquait une hésitation, il reprit.

- Ne fais pas l'idiot, JB, allez, ne fait pas d'histoire, je ne tiens pas à ce que quelqu'un remarque le commissaire du coin donner une arme à un civil.

Jean-Baptiste posa sa main sur celle d'André. Elle était bien plus petite, peut-être dix ou quinze pour cent plus petite. André retira sa pogne. L'acier du pistolet était encore frais.

- Mets-le dans ta poche, murmura André en lui donnant de sa main gauche une petite boîte en carton de la taille d'un paquet de cigarettes.

- Les cartouches. Boîte de vingt-quatre.

Jean-Baptiste sourit.

- Tu crois vraiment que je vais avoir à subir un siège.

- Je ne crois rien mais sois prudent. Nous vivons des temps troublés.

- Nous en avons vécu de plus dangereux, répliqua Jean-Baptiste se souvenant brusquement de cet entrepôt du port de Lubeck et revoyant comme s'ils étaient devant lui les deux soldats anglais fatigués et nerveux.

- Je sais.

C'était un petit pistolet d'ordonnance, un 6.35 à six cartouches, modèle de poche dit « type policeman » de la Manufacture de Saint-Etienne. Jean-Baptiste, qui en avait manipulé à l'époque de la guerre, l'avait identifié au toucher et l'avait fourré dans la poche de sa veste sans même le regarder.

Comme il était encore tôt, à peine huit heures du matin, il décida de retourner au lycée tranquillement, en passant par les petites rues au sud de la cathédrale Saint-Anne. La chaleur était brusquement tombée deux jours plus tôt, annonçant la fin de l'été et la rentrée. Cette rentrée, il l'aimait tout en la redoutant. Elle avait une couleur si particulière et, en même temps, il fallait faire tant de choses. Cette année, de toutes les dernières années, lui semblait la plus compliquée. Il n'aimait pas trop avoir reçu dans son internat deux enfants, deux frères, Aimé et Jacques Clément, en provenance d'Algérie. Leur père était médecin à Alger et leur oncle, pharmacien à Saint-Saturnin, leur servait de référent en Métropole. L'aîné, en première l'année dernière, grand, fort avec le regard résolu, n'avait posé aucun problème tout comme son petit frère qui passait en quatrième. Les Pieds-noirs commençaient à quitter l'Algérie, quoi de plus naturel. Ils n'étaient pas plus bêtes que les autres et avaient bien compris ce qu'allait donner le référendum de janvier sur l'Autodétermination. Autodétermination, quelle ironie ! Mais qu'ils s'installent justement chez lui ! Not in my garden, pensa-t-il.

Dans la petite rue Saint-Georges, ses pas résonnaient sur les pavés inégaux. La fraîcheur de la nuit imprégnait encore à cette heure matinale les pierres et le crépi écaillé des murs qui l'enserraient comme dans une travée. Un instant, il eut la sensation d'entendre des pas derrière lui. Il arrêta sa marche, se retourna, attendit quelques secondes. Rien. Quel idiot tu

fais, se dit-il, et il pensa qu'il devrait raconter cela la prochaine fois qu'il verrait André. Quelle idée, d'aller se torturer le bourrichon ainsi ! Juste avant de déboucher dans la rue de la Merlière, la rue Saint-Georges s'élargit. Alors, lui parvinrent les effluves des fruits confits que l'on prépare dans les ateliers de la maison Marliagues et leur odeur effaça le reste. Les fruits confits, c'était sa grande découverte à Apt.

Alors qu'il approchait du pont des Cordeliers, il remarqua, sur le mur de côté d'une grande maison, une inscription à l'encre rouge qui proclamait « Vive l'Algérie Française », sans la cédille et avec une majuscule à Française. Il sourit intérieurement : et si l'Algérie n'était justement que cette cédille, pouvant disparaître à volonté.

Deux jours plus tôt, sur le mur ouest de l'internat, il avait découvert une inscription identique – mais avec cédille. Il lui semblait, ces derniers temps, que ces inscriptions, et d'autres, poussaient comme des champignons, recouvrant les murs de la petite cité. Il n'avait pas osé demander à monsieur Amrouche, le concierge, de l'effacer, ce qu'il aurait fait pour toute autre inscription, de crainte de... de crainte de quoi en effet ? Il est vrai que la situation engendrait une crainte diffuse. La semaine précédente, un café avait été plastiqué dans la vieille ville. Il sentit le poids du petit pistolet dans sa poche et reprit sa marche, non sans avoir d'abord lancé un regard derrière lui pour vérifier s'il n'était pas suivi. Imbécile, tu te crois dans un roman d'espionnage !

Il prit par le petit pont.

Madame Coste, Jeanine, femme de l'économe monsieur Coste, une grande blonde affublée d'une semi chignon choucroute, avait réglé la situation, comme toujours, en demandant à son fils, lui aussi une terminale, d'effacer l'inscription. Ce que le fils avait fait comme un sagouin, ou de mauvais gré, laissant sur le crépi de longues dégoulinades rouges. Les mauvaises langues disaient que c'était elle qui portait la culotte dans le ménage et qu'elle tenait elle-même les livres de comptes du lycée, ce qu'elle faisait, si la rumeur était juste, parfaitement bien. Lui, un peu moins grand qu'elle, légèrement voûté avec une petite bedaine et un menton fuyant caché par une barbiche, semblait toujours flotter dans l'espace où il se mouvait, les yeux vides. Peut-être buvait-il ?

Sur le perron du lycée, monsieur Amrouche, balai en main et seau avec pièce à frotter devant lui, parlait avec monsieur Simoni, surveillant général du lycée. Monsieur Amrouche, un grand Kabyle aux cheveux frisés coupés courts et à l'œil vif s'inclina légèrement vers le proviseur. Ils s'étaient déjà vus ce matin.

Monsieur Simoni, à quarante et un ans, donc ayant presque dix ans de moins que Jean-Baptiste, paraissait beaucoup plus jeune. C'était un athlète confirmé, adepte des sports les plus modernes tel le ski nautique ce qui lui valait l'admiration, et en partie le respect des élèves, particulièrement des plus âgés. Bronzé, il revenait de chez lui dans la région de Bastia. Une poigne de fer, une petite blague légère, il avait une réputation de Don Juan.

Jean-Baptiste remarqua en son for intérieur qu'il qualifiait monsieur Amrouche de kabyle, et non pas d'algérien, mais qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit de voir monsieur Simoni en tant que corse. Il repoussa ces pensées. Il y avait tant de choses à faire aujourd'hui.

Il monta dans son bureau qui donnait sur la terrasse surplombant le cours du Calavon et la vieille ville, ouvrit le tiroir de sa table de travail et y plaça le petit pistolet « type policeman » ainsi que la boîte de cartouches. Puis, après avoir quelques minutes humé l'air encore

vivifiant du matin en ruminant sa conversation avec André, il descendit prendre ses fonctions de proviseur.

La journée se passa en réunions, générale, par petits groupes ou individuelles. Il fit un discours, en écouta, trop à son goût, salua les anciens, déjeuna avec toute l'équipe dans le réfectoire et reçut, l'un après l'autre, tous les nouveaux professeurs.

Le soir, alors qu'il s'apprêtait à dîner avec sa femme et ses enfants sur la terrasse, il se dit qu'il serait bien incapable, demain, de se souvenir du nom des nouveaux arrivants sauf peut-être, à la réflexion, de celui du nouveau professeur de mathématiques, Romain Buchet, un jeune homme timide dont il se demandait s'il n'était pas communiste. Il ne savait plus trop ce qui, durant leur conversation dans son bureau, lui avait fait penser cela. Il oublia vite.

Emma, sa femme avait mis une robe claire, d'un jaune tendre et, même s'il n'avait pas un goût particulier pour le jaune, elle lui allait à merveille. Jean et Antoine, ses deux fils, s'étaient eux aussi mis beaux, comme disait sa grand-mère. Pour une fois, ils étaient coiffés, la raie bien dessinée dans leurs cheveux bruns et d'ordinaire plus ou moins fous. La patte d'Emma, pensa Jean-Baptiste. Julie leur aînée, portait une petite robe à fleurs, de ton jaune elle aussi, plissée et un tout petit peu courte, à la Bardot.

Jean-Baptiste remarqua tout cela distraitement. Il poursuivait sa rumination du matin. Le repas fut agréable et la nuit presque tombée lorsqu'il se termina. C'était l'un des derniers repas des vacances qu'ils prendraient sur la terrasse. A partir de demain, ils mangeraient à l'intérieur car la terrasse était visible des fenêtres de l'internat et Jean-Baptiste ne voulait pas que les élèves puissent être témoins de sa vie familiale.

Les enfants partirent, laissant les parents, et leur bouteille de vin du Luberon, finir la soirée ensemble. Julie s'éloigna en virevoltant.

Jean-Baptiste se tourna vers Emma qui lui sourit.

- Oui, je sais, elle est un peu courte, mais tu sais, jeunesse, jeunesse.

Jean-Baptiste lui rendit son sourire, ne dit rien, et remplit les verres.

Il fut réveillé par un remue-ménage devant leur porte. Monsieur Simoni et monsieur Coste se tenaient sur le palier.

- Quelque chose de terrible est arrivé !

- Dans le réfectoire.

Jean-Baptiste ne savait déjà plus qui avait dit quoi.

- Venez vite !

Il enfila sa robe de chambre et les suivit dans les escaliers.

Il n'y avait pas de raison d'aller si vite, le jeune homme était mort, les yeux grands ouverts, les bras sagement le long du corps, une tache rouge bien visible sur le côté gauche de sa chemisette d'été jaune à manches courtes. C'était l'aîné des frères arrivés d'Algérie.

Jean-Baptiste était incapable de se souvenir de son nom.

- Il faut prévenir la police, souffla monsieur Coste.

- Je m'en charge, dit Jean-Baptiste, restez ici et ne touchez à rien.

Remontant lentement les marches du grand escalier de marbre menant à son appartement, Jean-Baptiste se demanda comment le cadavre ensanglanté du jeune Clément, il venait de retrouver son nom, pouvait reposer ainsi sur le carrelage du réfectoire sans une mare de sang autour de lui. Une affaire pour André !

Emma était réveillée. Il lui expliqua rapidement la situation.

- Les enfants sont réveillés, demanda-t-il ?
- Oui, mais Julie vient juste de rentrer.
- Comment ça, pas encore rentrée ?
- Elle avait une soirée, hier soir, avec des amis.

L'image de Julie virevoltant dans sa courte robe jaune lui traversa la mémoire.

Emma l'avait suivi dans son bureau.

Étant donné l'heure, trois heures cinq du matin, il jugea préférable de ne pas appeler André chez lui et ouvrit son tiroir pour y chercher, dans son calepin, le numéro du commissariat.

Le petit pistolet d'ordonnance, « type policeman », qu'il y avait placé la veille n'était plus là. Seule la boîte de cartouches rappelait sa présence.

A suivre...